



UN PHOTOGRAPHE HORS CADRE

Alain Laurieux
et le Cadre noir

Un photographe hors cadre : Alain Lauriou et le Cadre noir

Mars 2021

© Institut français du cheval et de l'équitation, 2021
Toute reproduction, même partielle, est interdite sans l'accord de l'éditeur.

Crédits photographiques :
Couverture : © IFCE/A. Lauriou

/Préface



Depuis longtemps, les photographies ont révélé la vie du Cadre noir. Chaque cavalier, s'intéressant quelque peu à l'histoire du Cadre noir, peut se remémorer les tirages noir et blanc de l'atelier Blanchaud, illustrant l'école de cavalerie du début du 20^e siècle.

Outre les images du quotidien de la vie de garnison, comme le saut de la table, ou de campagne, on reconnaît des personnages célèbres tels que Danloux, sautant en position « en avant » ; Wattel, sur ses chevaux Rempart et Clough Bank ; ou le colonel Blacque Belair au sein du manège. Zacharie Blanchaud était arrivé à Saumur comme cavalier de manège en 1898. Dix ans plus tard, il prend la suite de M. Francis Voelcke comme photographe officiel de l'école de cavalerie. Son fils Hervé travaille avec lui à l'atelier. Ils seront les témoins de la vie de l'école jusqu'en 1939.

Alain Laurieux a un parcours comparable. Il arrive à l'école nationale d'équitation en 1980 après dix années passées dans le monde des courses chez Jean Doumen pour lequel il monte quelques épreuves d'obstacle après avoir obtenu sa licence en 1974.

Il commence comme cavalier de manège auprès de Florence Labram et de Patrick Le Rolland. Puis, en 1985, après avoir assisté à une exposition d'Alain sur le Kenya, le colonel (à l'époque) Durand lui propose de devenir photographe de l'école nationale d'équitation. Il est aussi en charge de la musique et de la régie des galas qui commençaient à prendre une grande ampleur. Ces galas qui vont amener le Cadre noir autour du monde et dont Alain sera le témoin pendant plus de 35 ans.

Passionné d'histoire antique et de géographie, Alain photographie le monde. Globe-trotter, il arrive à Saumur après un séjour à San Antonio au Texas auprès des gardiens de vaches ainsi qu'un voyage de 6 mois qui l'avait amené à Calcutta, en stop. Les cinq continents n'ont pratiquement pas de secret pour lui. De l'Amérique à l'Australie, il s'est notamment intéressé à l'Égypte, à l'Inde et à l'Éthiopie. Il a d'ailleurs édité un ouvrage sur ce dernier pays.

Le sujet de cet ouvrage est bien ce témoignage merveilleux de ces trente-six années passées à sublimer le Cadre noir à travers ses photographies. Je ne pourrai pas tarir d'éloges sur son œil d'artiste, sa sensibilité de poète, sa capacité à saisir l'instant, à faire ressortir l'authenticité et l'émotion d'une scène pour la figer dans le temps.

Au-delà de ce témoignage qui laisse une empreinte durable, Alain contribue par son travail à jouer, lui aussi, un rôle de passeur dans la transmission de notre patrimoine.

Patrick TEISSERENC
Écuyer en chef du Cadre noir



/ Odin au pas espagnol, majestueux dans la lumière, accompagné de Philippe Karl aux longues rênes - 1992.

Dès l'âge de 13 ans, Alain Laurioux entre dans le monde des courses. Successivement apprenti et jockey d'obstacle, il y restera 9 ans. Ne faisant plus le poids (au sens propre de l'expression, bien entendu), il doit renoncer aux hippodromes. Qu'à cela ne tienne, il embauche pour 18 mois dans un ranch du Texas.

En 1980, de retour dans son Anjou natal, il entre à l'école nationale d'équitation comme soigneur. Alors écuyer en chef, le colonel Pierre Durand repère vite ce « groom » atypique et photosensible. Il en fera le photographe attitré de l'école et donc du Cadre noir. À ce poste s'ajoutera par la suite la responsabilité de la régie des galas.

Mais, de toute évidence, ce mitrailleur impénitent ne pouvait longtemps se contenter d'écumer les bords de Loire... aussi lumineux soient-ils. Son objectif traquant les peuplades cavalières sous toutes les latitudes, il sillonnera plus de 50 pays. Avec une affection particulière pour l'Éthiopie, d'où il rapportera un exceptionnel reportage photo publié sous le titre : « Cavaliers d'Abyssinie » (XX éditions).

J'ai fait la connaissance de ce globe-galopeur photographe (et distingué numismate à ses heures perdues) durant mon temps d'écuyer au Cadre noir, entre 1985 et 1998. Nous avons souvent travaillé ensemble, soit à l'élaboration des galas, soit à

des séances photos. Mes livres doivent beaucoup à la qualité et au charme de ses clichés. Car, si bien photographe des chevaux n'est déjà pas à la portée de tout le monde, faire de bons clichés d'équitation relève de la gageure. Pour saisir l'instant fugitif de l'expression optimale d'un geste, il faut trouver le meilleur angle de prise de vue, comprendre l'air exécuté, et avoir un sens aigu de la locomotion. Alain y excelle. Notons que nous parlons d'un temps où règne encore la pellicule, et où l'on ne pouvait abuser du moteur... sauf à se ruiner et sans garantie de succès.

Je garde un excellent souvenir de nos multiples collaborations dans la bonne humeur. Car, volontiers pince sans rire et facétieux, Alain déteste qu'on se prenne au sérieux. Donc, faute d'humour, s'abstenir !

Cette préface est pour moi l'occasion de rendre hommage à une personnalité attachante dont le talent aura servi l'institution saumuroise sur 40 années.

Peu importe la retraite, à n'en pas douter, Alain Laurioux continuera de vagabonder, la boutade aux lèvres, l'œil aux aguets et l'appareil en sautoir.

Philippe KARL

Ancien écuyer du Cadre noir



*« J'irai toujours
confiant dans
mes rêves, tant
qu'il y aura des
chevaux pour
les porter. »*

Bartabas

Cinquante ans de vie professionnelle dans le monde du cheval et de l'équitation, dont trente ans comme photographe et régisseur du Cadre noir de Saumur, institution deux fois centenaire ! Alain Laurieux illustre l'expression « laisser le temps au temps ».

Les chevaux peints sur les parois de la grotte Chauvet en Ardèche ou au fin fond des cavernes de Lascaux nous sont si lointains ou si familiers. Présent sans discontinuer dans toutes les formes artistiques, le cheval met en fusion âges et civilisations. Le cheval est dans un miroir d'humanité.

Alain Laurieux, dans son travail de photographe et dans son œuvre d'artiste, connecte le Paléolithique au numérique. Son objectif produit des photos qui sont tout sauf objectives. Il exprime une fine connaissance de la communion entre l'homme et le cheval et nous initie à un culte par infusion et alchimie.

Les noms des chevaux d'Alain, les premiers montés chez le père Jean Doumen à Maisons-Laffitte, trottent encore dans sa tête : Nucladeno, Petite Seine, Pilar, Timago...

Chevaux aussi, ceux-là au grand galop, dans les vastes espaces du Texas, pour convoier et trier les troupeaux : ce fut pour Alain un vrai métier et une expérience inoubliable, gardien de troupeau.

De là peut-être chez Alain, le sens de la profondeur de champ : l'Amérique du nord, le Rajasthan, l'Éthiopie, l'Inde... Des chevaux et des hommes, voilà une belle façon de prendre part au monde !

Et c'est bien sûr à Saumur que les chevaux portent beau et qu'ils sont beaux ! Les chevaux qui dansent, les médaillés olympiques, les sauteurs et leur quotidien dans le grand manège : ce serait une litanie sans fin que de citer les noms des deux ou trois mille chevaux qu'a pu rencontrer et souvent photographier Alain.

Rappelons plutôt les « maîtres de musique » avec lesquels Alain a établi de forts liens d'estime professionnelle et d'amitié : Philippe Karl, Mireille Belot, Jean-Louis Guntz, Loïc de la Porte du Theil, Nadège Bourdon et bien d'autres.

Les photos d'Alain sont imprégnées des valeurs de l'école française d'équitation : légèreté, simplicité, lumière intérieure et force d'âme.

Merci Alain de nous faire entendre une musique qui sublime l'allure des chevaux et de nous donner à voir, à exalter, à exulter, à aimer.

Hubert COMIS

Directeur de l'école nationale d'équitation
de 2000 à 2005

/ Introduction

L'histoire est ce que l'on souhaite retenir pour l'avenir. Elle se compte en mots. Pourtant il est des choses pour lesquelles les mots sont vains. L'équitation est de celles-ci. Ressentir le cheval: elle ne devrait être que cela. Puissent cavaliers et public imaginer quelle peut être cette fusion des esprits que l'on nomme art équestre. L'émotion est difficile à décrire. Le photographe se propose d'en faire don à la vue, non pas par une narration visuelle, mais par tout ce que l'on ne voit pas. Le paradoxe que l'on croit déceler n'en est pas un. Suivons l'histoire.

L'homme a très tôt pris possession de quatre jambes plus fortes et plus véloces. Ce corps nouveau devait le mener, au-delà des distances parcourues, à l'art.

Tout commence avec la lumière. Elle imprègne la grotte dans un large flot et y est la bienvenue. Le bureau qu'elle éclaire voit ses murs recouverts de 40 années de photos et de rencontres. Le sage a dit un jour « si l'on n'aime pas les gens, on ne s'aime pas ». Tout se raconte dans les regards captés et les lumières figées sur le papier, pour peu que l'œil laisse l'émotion traduire la lumière avant lui.

Les rideaux s'écartent, à l'italienne, laissant se plier en rondeurs régulières leur voile léger et presque transparent. La fumée roule sur le sable, vagues silencieuses prenant possession du lac à l'aube. La silhouette d'un être mythique s'avance. Les contours se détachent dans l'embrun, voilés encore par les volutes d'une brume irréelle. Les corps fusionnés pénètrent le lieu hors du temps qu'est le grand manège en cet instant. Lieu empreint d'émotion où se mélangent les âmes, le manège offre sa voûte immense. Le rituel commence sous le regard déjà transporté de quelque 1 700 personnes. La narration débute...

Les appelés seront longtemps la force vive de Saumur. L'École d'Application de cavalerie se tient dans la ville, sur la grande avenue du Maréchal Foch. Son prestige s'associe à la cité entière et la fierté est dans le cœur de tous les saumurois. Le corps enseignant qui instruit les élèves officiers de l'École de cavalerie contribue à la renommée de celle-ci. Alors que la cavalerie est le fleuron de l'armée, leurs prouesses équestres, leur bravoure à cheval et les défis qu'ils se lancent impressionnent toute une nation.

En effet, les amateurs d'art équestre ne sont pas les seuls à s'émerveiller devant l'élégance de ces grandes figures. La difficulté du sport comme la beauté de la Haute école deviennent les sujets d'étude des photographes installés à Saumur.

L'École s'étend sur une très grande surface aux abords de la ville. Elle s'y confond. La blancheur de sa pierre magnifie l'architecture des ouvrages. La place du Chardonnet est ceinte d'écuries sobres. Deux manèges, Marguerittes et le manège des écuyers, sont les piliers qui marquent l'entrée de l'immense place où plusieurs carrières voient évoluer chevaux et cavaliers.

C'est dans cet écrin que Zacharie et Hervé Blanchaud, père et fils, ont photographié le quotidien des écuyers au début du XX^e siècle. Grâce à eux nous gardons trace des défis de la Belle Époque, originaux, amusants et étonnants tel le superbe saut du canon, celui du saut du milord ou celui de la jardinière tirée par un âne.

Pour distinguer les enseignants des autres officiers, le noir imprègne leur uniforme. Le « Cadre noir » arbore désormais l'habit qui est devenu le symbole de l'élégance et la rigueur équestre à la française dans le monde entier.

En 1976, l'école quitte sa pierre de tuffeau plusieurs fois centenaire pour la modernité des hauts de Terrefort. D'institution militaire, elle devient civile et l'école nationale d'équitation (ENE) se crée. Son grand manège s'élève ensuite sur la colline en 1984. Les plus grands airs de Bizet, Mozart, Gounod ou Mendelssohn l'emplissent les soirs de gala dans une obscurité dense seulement interrompue par le faisceau d'une poursuite. La cascade de lumière, vibrante, fait naître à l'œil le couple qui évolue, frôlant le sable argenté. Les murmures cessent pour ne laisser transparaître que les couleurs de la musique s'alliant avec liberté au triptyque des allures. Les tableaux s'enchaînent. Le temps de la cabriole est venu. Un murmure d'émerveillement monte en cascade dans le manège, exprimé par 1 750 personnes. Déjà courbettes et croupades avaient suscité un certain émoi, cependant la cabriole ensorcelée. Elle révèle toute la puissance et l'agilité d'un animal de 600 kilos. Celui-ci s'élance pourtant dans les airs à la verticale pour ensuite décocher une ruade avant de basculer pour étendre les antérieurs et retrouver le sol. Devant ce mouvement empreint de force, d'agilité et de beauté, l'assemblée ne peut retenir son étonnement. Qu'un cheval puisse s'élever sur place avec tant d'allant et d'élégance mêlés ne leur serait jamais venu à l'esprit.

Durant les deux heures écoulées, tous les sens furent sollicités. Cette explosion de stimuli a provoqué la joie intense que la poésie inspire: la fumée colorée par la lumière violette, jaune ou rouge des projecteurs, le frisson provoqué par les plus beaux airs classiques, les instruments de musique semblant faire s'élever les sabots des chevaux dans un rythme parfois soutenu, parfois langoureux.

Si la poésie n'était pas moins perceptible dans les représentations originelles du Cadre noir, elle a pourtant été incroyablement mise en exergue par les effets de lumière apportés. Alain Francqueville a été, avec François de Beauregard alors écuyer en chef, un pionnier. Avec l'accord du directeur de l'ENE, le général Pierre Durand, il a intégré les poursuites et les lumières fixes aux galas orchestrés par Michael Kerjean. Il a vêtu les chevaux du Cadre de l'habit qu'ils méritaient : la lumière.

Cette dernière est la matière domptée et sculptée par l'artiste. La photographie permet d'offrir aux yeux toute la poésie d'un instant perdu à jamais dans tout ce qu'il a pu contenir de grâce pour les sens. Il s'agit là d'une lourde responsabilité, celle de retranscrire le goût, l'odorat, le toucher à travers la vue, pour qu'elle puisse recréer l'émotion toute entière.

Art suprême de l'émotion, le noir et blanc offre seulement des indices. Il laisse toute la place à l'imaginaire, à la personne qui regarde. On entendrait presque les musiques classiques qui prennent possession du manège chaque fois que le photographe entre dans sa régie. La photographie noir et blanc permet de porter un nouveau regard et de nouvelles nuances à la réalité. Ainsi, le photographe, au-delà de la couleur, apporte plus qu'un angle d'approche, il apporte grâce à l'absence de couleurs sa propre vision artistique de la vie.

« La photo, c'est de la lumière. » Celle qui fait vibrer l'âme, donne vie au sujet et aux émotions. Elle est d'autant plus vivante qu'elle s'accorde aux muscles des chevaux et au souffle des hommes. Les gris ponctuent, soulignent, survolent, effleurent, s'attachent, attirent.

Dans le manège, un trait de lumière, tel un rideau, flottant souple et léger, a pris place. Les chevaux soufflent un air chaud qui, dans la fraîcheur du soir, devient une volute de brume. Ils passent à travers ce flot qui vient caresser leur poil lustré et souligner d'ombres mouvantes et précises l'effort des muscles. Un calme profond accompagne la nuit qui tombe sur l'école. Les pendrillons noirs prêtés par le théâtre ont été tendus, toile attendant que son peintre ébauche un sujet. Les écuyers paraissent devant l'œil de l'Art et naissent les plus belles esquisses qui soient : la cabriole de Jean-Louis Guntz, la croupade de Frédéric Pierrard, l'apparition d'Odin emmené aux longues-rênes par Philippe Karl.

Les rayons percent les vitres du manège et la lumière s'impose, celle dans laquelle dansent les grains de sable soulevés par les pas des chevaux, celle qu'il convient de capturer dans son intensité ou dans sa douceur la plus pure, celle qui entre dans l'âme du cheval et fait vibrer son œil d'un éclat éternel et vif.

La lumière est notre perception du monde. Elle traverse l'œil pour nous donner la vue, effleurer notre peau pour nous insuffler la chaleur. Elle nous donne à voir mais aussi à goûter, goûter les émotions, la vie. Toute la sensibilité du monde se retrouve en elle. Elle nous fait frissonner de plaisir lorsqu'elle filtre à travers les feuilles d'une forêt.

Cet ouvrage rend hommage à la lumière si chère au cœur du photographe, celle qui a illuminé avec générosité et magie trente-cinq ans de dévotion à l'institution et au cheval.

Hommes et femmes
de chevaux, galas
et coulisses...



/ Laurent Verdier, soigneur, prépare un cheval de manège pour le Carrousel de Saumur - 1996

/ Erwan Le Roux et son cheval de manège dans les coulisses - 2018



/ Le Colonel François de Beauregard,
écuyer en chef, en tête à tête avec
son cheval - 1988.



/ Le Commandant Christian Roquet
en pleine inspiration devant la fresque
du hall du Grand Manège - 2012.



/ L'adjutant-chef Erwan Le Roux, concentré avant la reprise - 2019.

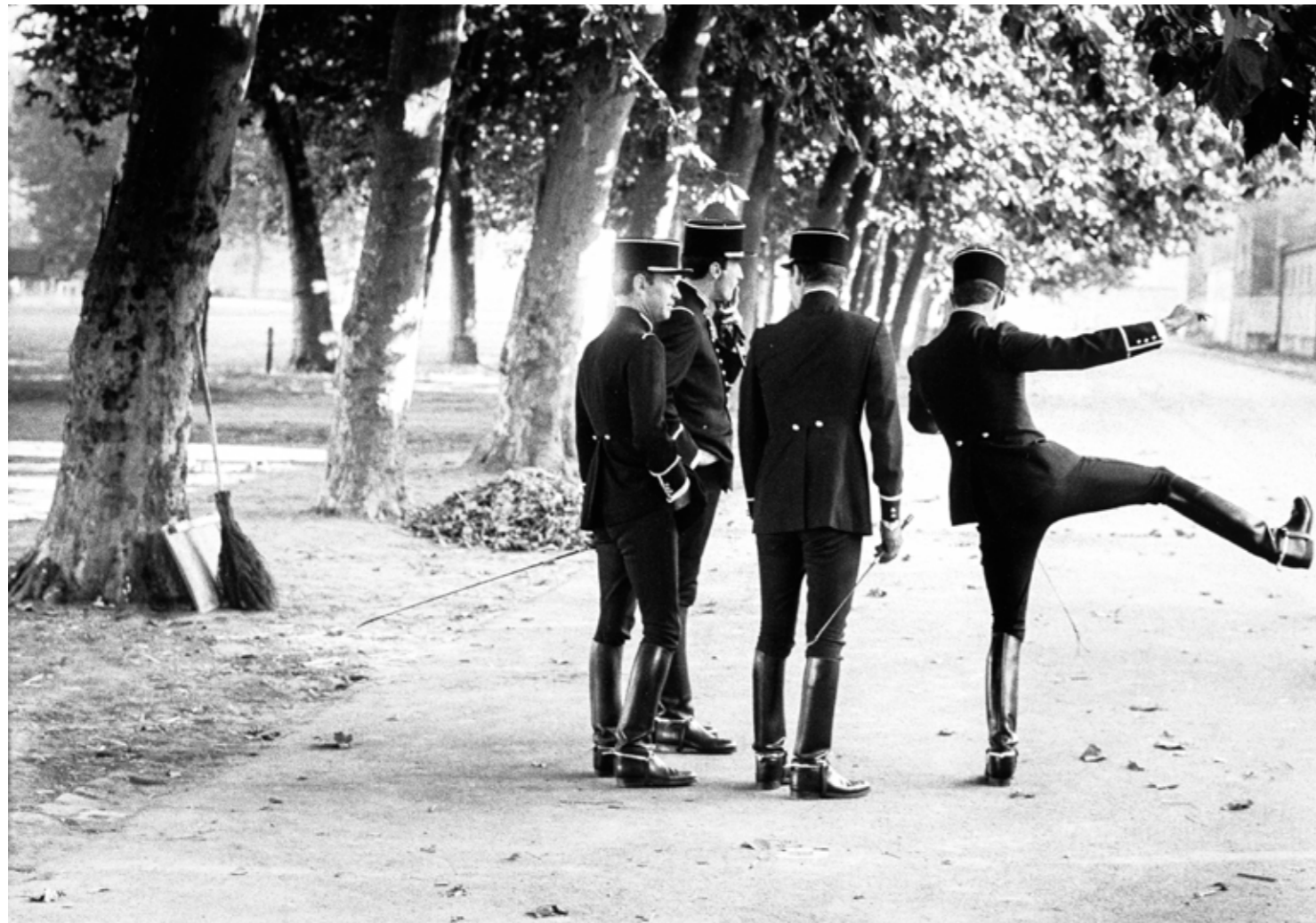


/ L'adjutant-chef Erwan Le Roux, en descente à la cabriole - 2019.



/ Nadège Bourdon,
écuyer civil - 2004

/ Zeus, l'un des rares lusitaniens appartenant
au Cadre noir, très remarqué lors de ses
présentations aux longues rênes - 2021



/ Dans les coulisses du Caroussel à Saumur, avant le montoir :
de gauche à droite, Tristan Chambry, Bernard Fenetrier,
Jean-Jacques Boisson et Philippe Karl - 1989.



/ Gildas Flament en reprise
des sauteurs à la main,
ici la croupade - 2014.



/ Le Colonel Loïc La Porte du Theil,
écuyer en chef - 2003.



/ Écuyer civil, Laurence Sautet présente
l'emploi des longues rênes et leur
spécificité - 2014.



/ Le soigneur Olivier Prevault prépare l'un de ses chevaux - 2012



/ Gildas Flament présente l'équitation académique - 2019



/ Les deux piliers de bois sont matelés de cuir afin d'éviter que le cheval se blesse lors de frottements - 1992



/ Au début du XX^e siècle, les écuyers se lancent des défis qui consistent à franchir des obstacles inédits : voitures, tables, ou bien encore le saut du piquet, ici avec le colonel Jean-Michel Faure, écuyer au chef - 2011



/ L'adjudant-chef Gildas Flament arbore le célèbre bicorne - 1992.





/ Philippe Karl, écuyer civil,
en répétition pour un gala
à Nîmes - 1996

/ Olivier Puls, écuyer civil,
à l'entraînement aux
longues rênes - 2008



/ Après la reprise, retour aux écuries - 1990



/ Quelques sauteurs après la reprise - 2011



/ Serge Clavier,
maréchal-ferrant - 1995



/ Verdi fait partie des premiers
chevaux de race lusitanienne
à intégrer le Cadre noir - 1995



/ Nadège Bourdon quitte la piste avec son cheval aux longues rênes - 2018

/ Sous l'impulsion de Jean-Marie Donnard, les spectacles intègrent le travail à la main des chevaux - 2014





/ À la Renaissance italienne, le travail aux piliers se développe pour apprendre les sauts ; les écoles européennes l'utilisent dès cette époque - 1992

/ L'écuyer civil Patrick Pratlong prépare son cheval pour une séance aux longues rênes - 2011



/ Les sauteurs sont soit montés, soit en main ;
la danse des sauteurs a adopté depuis longtemps
l'œuvre de Rossini, *le Barbier de Séville* - 2018



/ Entraînement quotidien pour
les chevaux et les écuyers - 2020



/ Philippe Karl lors d'une évocation historique
sur Antoine de Pluvinel à Versailles - 1987



/ Laurence Sautet, au cœur
du Grand Manège - 2019



/ Vincent Pottier, écuyer civil, avec son cheval aux piliers - 2020



/ Pauline Van Landeghem prépare sa reprise en tête à tête avec son cheval - 2020



/ Philippe Karl en reconstitution historique à Karlsruhe exécute une pesade - 1994



/ Benoît Pierre, écuyer civil, à cheval, accompagné de son page, Maxime Feger, en formation, contribuent à l'évocation historique de François Robichon de la Guérinière - 2018



/ Le manège de Saumur
à l'École de cavalerie,
berceau du Cadre noir - 1991



/ Pauline Van Landeghem
dans son quotidien - 2018



/ Mathieu Van Landeghem,
écuyer civil, concentré avant
les sauts d'école - 2020



/ Pauline Van Landeghem, en contre jour
lors d'un tournage - 2019



/ Le capitaine Jean-Louis Guntz avec son cheval au passage, en conditions de studio aménagé pour l'occasion avec des pendrillons de théâtre - 1992



/ Maxime Mercier, écuyer civil, avant d'entrer en piste pour la reprise des sauteurs en liberté - 2018



/ Les débuts en tant qu'écuyer
du colonel Patrick Teisserenc - 1991



/ Les galas du Cadre noir ont recours à une scénographie
et un éclairage spécifiquement élaborés pour
l'ambiance du Grand Manège - 2018



/ Le capitaine Pierre de Bastard et son cheval exécutent une courbette un soir d'orage - 1991

/ La courbette est un saut d'école que l'on demande à la main ou monté - 2011





/ Le salut du colonel François de Beaugard
lors de la Saint-Georges au manège
de Saumur - 1989



/ La reprise de manège se divise
en deux pour se retrouver avant
un salut final - 2018



/ L'écuyer civil, Jean-Paul Largy,
cerné par les sauteurs - 2014



/ Sébastien Goyheneix, écuyer civil, en compagnie
de son cheval qui arbore comme lui une tenue
de gala, attendent leur entrée en piste - 2008



/ Dans l'attente de son soigneur
pour la préparation du Carrousel
de Saumur - 2010



/ Sous l'influence du général Pierre Durand,
les chevaux ibériques rentrent à l'école
sous la selle de Philippe Karl - 2008